

Cercle d'histoire
d'archéologie et de
folklore d'Uccle
et environs

Geschied- en
heemkundige kring
van Ukkel
en omgeving



UCCLENSIA

Bulletin Bimestriel – Tweemaandelijks Tijdschrift

Mars – Maart 2000

180



UCCLENSIA

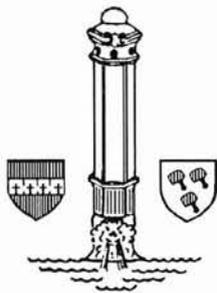
Organe du Cercle d'histoire
d'archéologie et de folklore
d'Uccle et environs, a.s.b.l.
rue Robert Scott, 9
1180 Bruxelles
tél. 02.376 77 43, CCP 000-0062207-30

Orgaan van de Geschied- en
Heemkundige Kring van Ukkel
en omgeving, v.z.w.
Robert Scottstraat 9
1180 Brussel
tel. 02.376 77 43, PCR 000-0062207-30

Mars 2000 – n° 180

Maart 2000 – nr 180

Sommaire – Inhoud



Les origines de l'usine de cotonnades de Stalle, par Jean-M. Pierrard	3
L'usine de cotonnade à Stalle, par Étienne Sonveaux	5
Les dernières années des Indiennes, par Jean-M. Pierrard	11
Restauratiewerken aan de kerk van Linkebeek (II), door J. Sterckx en A. Geysels	15
Le presbytère d'Uccle vu sous un aspect insolite, par J. Goffoet-De Putter	19
Le presbytère de l'église Saint-Pierre, par Jean-M. Pierrard	22
Une petite histoire du bon Uccle de jadis, par X	25
La ferme-auberge de La Lampe et le pont de Mastelle, complément par Augustin Ertveldt	27
Au temps jadis à Rhode, De tijd van toen in Rode, par/door Hélène Falk-Bracke	29
Les historiens locaux, par Michel Maziers	33
Mensen van bij ons (vervolg), door Raymond Van Nerom	35

En couverture: Le cortège du 110^e anniversaire de la S.A. de Stalle en 1924

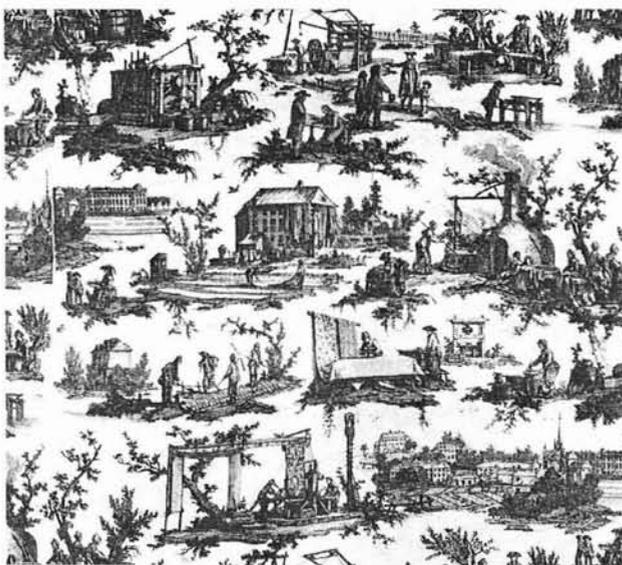
Les origines de l'usine de cotonnades de Stalle

par Jean-M. Pierrard

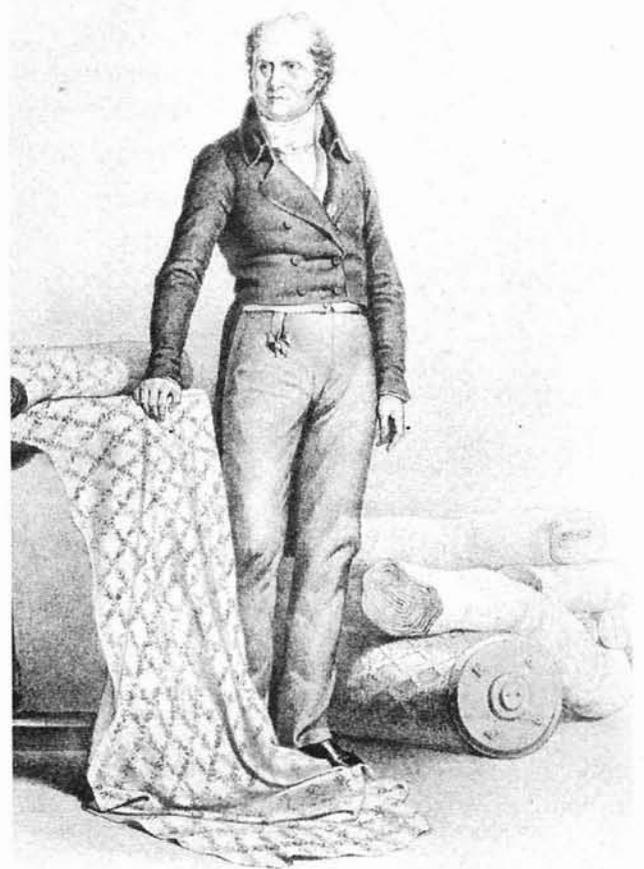
Il nous a paru justifié de reprendre ci-après l'historique des *Indienneries* de Stalle par Étienne Sonveaux déjà publié dans le bulletin *Ucclensia* n°40 de février 1972. Nous y avons adjoint une illustration plus complète ainsi qu'une note préliminaire sur l'origine de l'indiennerie et une note sur les dernières années de l'usine.

Les origines de l'indiennerie

Ce sont les navigateurs portugais du XVI^e siècle suivis par les Anglais et les Hollandais qui introduisirent en Europe des tissus en coton comportant des motifs, le plus souvent des fleurs ou des animaux, aux riches coloris, importés des Indes, d'où la dénomination d'*indiennes*. Par la suite, l'on se contenta d'importer des Indes des toiles de coton qui portaient le nom de "calicots" (nom dérivé de Calicut, aujourd'hui Calcutta) et ces étoffes furent imprimées en Eu-



"Les travaux de la manufacture" 1784
Impression à la planche de cuivre,
d'après un dessin de J.B. Huet



Christophe-Philippe Oberkampf
Lithographie d'après Philippoteaux

rope. Il se créa ainsi une nouvelle industrie dénommée «indiennerie».

Interdite en France de 1686 à 1759, à cause de la concurrence faite aux manufactures traditionnelles de laine et de soie, elle se développa d'abord dans d'autres pays tels l'Angleterre ou la Suisse. En France, elle fut représentée surtout par la manufacture de Jouy-en-Josas, dans les Yvelines mise sur pied en 1760 par Christophe-Philippe Oberkampf, d'où l'expression de "toile de Jouy". Il existe encore dans cette localité un musée consacré à Oberkampf et à sa manufacture.¹

En Belgique, les indiennes se développèrent à la fin du XVIII^e siècle, notamment dans la région bruxelloise, à Bruxelles-Ville et à Cureghem en particulier.²

L'église Saint-Pierre d'Uccle possède encore un monument funéraire de l'industriel Jean-François Schavye, qui avait créé une indienne à Anderlecht en 1794. Ce monument dû à Godecharle comporte des emblèmes mécaniques, en l'occurrence une roue dentée et une cage d'écureuil ainsi



qu'une broche de filature qu'on ne s'attend pas à retrouver dans un tel lieu.

En 1797 Oberkampf sera le premier en France à imprimer au moyen de rouleaux de cuivre gravé, invention due à l'écosais Thomas Belle, qui viennent remplacer les planches en bois employées initialement.

Cette invention devait être appliquée déjà en 1812 à l'usine de Stalle puisque nous savons que celle-ci appartenant alors à Antoine de Genst disposait d'un moulin hydraulique à deux tournants destiné à faire mouvoir les *cylindres*.³ Des De Genst occupèrent longtemps le moulin du Molens-teen et il n'est pas à exclure qu'Antoine De Genst ait appartenu à cette famille.



"Offrande à l'Amour" v. 1785
Impression à la planche de cuivre,
d'après un dessin de J.B. Huet

1 Christophe-Philippe Oberkampf et la manufacture de Jouy-en-Josas - Historique Musée de la Toile de Jouy, SAEP Edition, Colmar, 1987.
2 Marie-Rose Thielemans Le démarrage industriel dans l'agglomération bruxelloise avant 1830 in Bulletin du Crédit Communal de Belgique n°149 Juillet 1984.
3 A.G.R. Cadastre du Brabant n° 267.

L'usine de cotonnade à Stalle

par Étienne Sonveaux

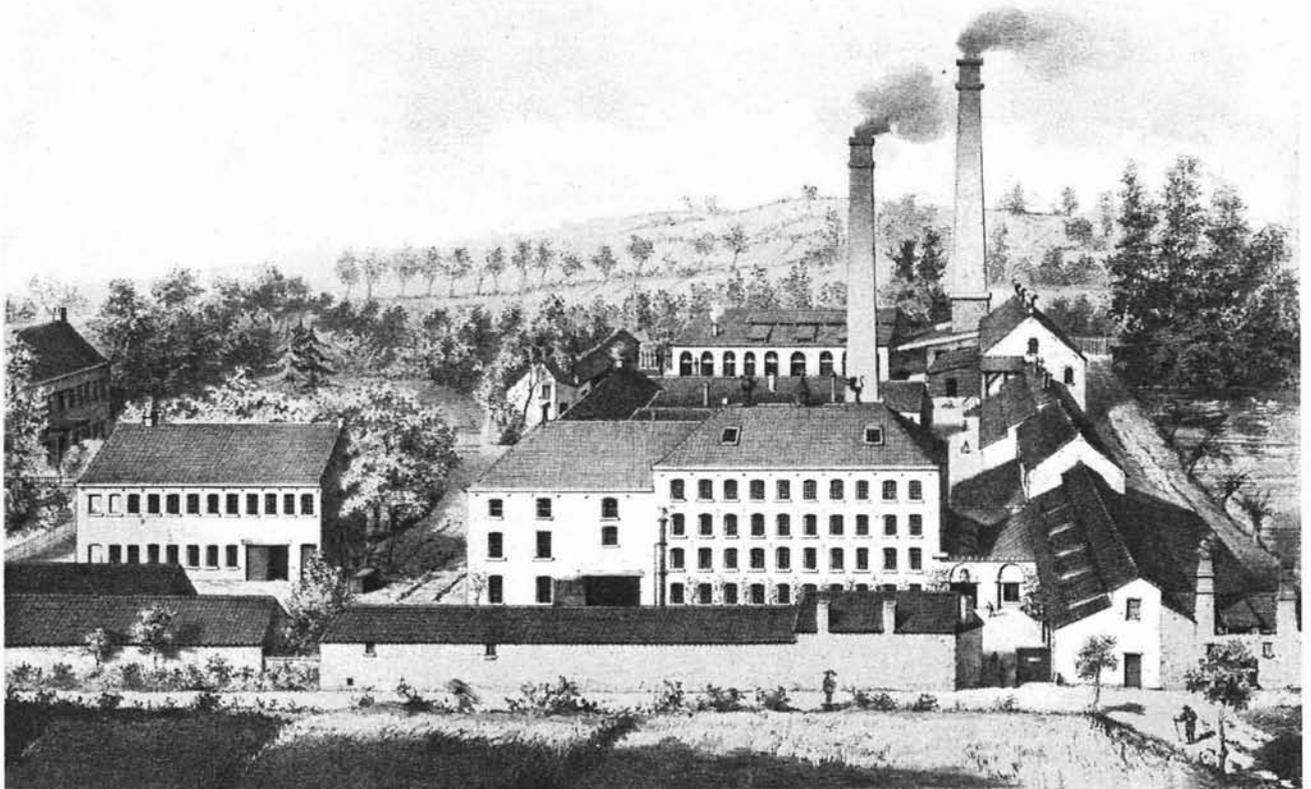
Fondation de l'usine

Non loin de la rue de Stalle, en face de la rue Egide van Ophem, se dressait autrefois une ferme portant la date de 1618. Le cadre était champêtre: l'Ukkelbeek y formait un grand étang avant de rejoindre le Gelijtsbeek. Sous le régime français on construisit là les bâtiments d'un petit artisanat: une imprimerie de coton.

Nous pouvons reconstituer le travail de l'imprimeur à cette époque. La pièce de coton est disposée sur une grande table couverte de laine pour donner de l'élasticité. On imprime à la planche: le dessin à

reproduire est gravé en relief dans une plaque de bois ou de métal. L'imprimeur verse la couleur sur un châssis de laine où un enfant l'égalise avec une brosse. Il y pose la planche à diverses reprises, jusqu'à ce que la gravure soit bien imbibée de couleur, puis il la place sur la pièce de coton et la frappe avec un maillet afin de faire pénétrer le colorant dans le tissu.

Ce genre d'industrie était pratiqué en Belgique dès le commencement du XVIII^{ème} siècle. À partir de 1795, elle fit des progrès rapides: en 1801, on compte dix-huit imprimeries sur coton dans le département de la Dyle, c'est-à-dire la province de Brabant actuelle. D'après la carte de Wautier (env. 1810), la fabrique de Stalle appartient à



*Manufactures d'indiennes, lustrines & calicots blancs; blanchiment, teinture & apprêt des tissus de coton
Voncken dans "La Belgique industrielle: vue des établissements industriels de la Belgique"*



Planche de bois gravée pour l'impression sur tissu

exécution avec succès de 1821 à 1825, année où fut mis en vigueur un nouveau tarif qui frappait d'un droit de vingt-cinq pour cent les produits manufacturés de l'Angleterre importés à Batavia (Java). C'est alors que Thomas Wilson vint organiser en Belgique deux établissements ultra-modernes, à Halle et à Uccle, pour la fabrication, l'apprêt, l'impression et la teinture des étoffes de coton destinées à Java. Le nom de Wilson s'inscrit avec ceux de nombreux pionniers anglais qui vinrent tenter leur chance sur le continent: Waddington, Job Dixon, James Jackson en France; James Cockerill, William Mulvany en Allemagne; Norman Douglas, Edward Thomas dans l'Empire autrichien et surtout John Cockerill, en Belgique.

Thomas Wilson apporta un soin tout particulier à son usine d'Uccle. Au début, il faisait venir d'Angleterre les mécaniques nécessaires au travail du coton, et ce, en contrebande, car l'exportation des plus ingénieuses inventions anglaises, en particulier les machines textiles, était interdite jusqu'en 1842 ! On établit une machine à vapeur pour fournir la force motrice à la fabrique en 1826. La même année, John Wilson demande au Conseil communal de faire élargir le chemin (actuelle rue de Stalle), reliant l'usine de cotonnade à la chaussée d'Alseberg. Il estimait nécessaire de porter cette voie à une largeur de 3,85 m et d'y construire cinq ponts de maçonnerie car le sol s'effondrait par temps de pluie. Le Conseil communal refuse, lui suggérant d'utiliser la Cauterstraet (actuelle rue Egide van Ophem) qui aboutissait également à la chaussée d'Alseberg. Ce chemin avait une largeur réglementaire de 2,40 m qui n'était pas respectée par les riverains. La Commune s'engagea à rétablir cette largeur, à condition que Wilson aménage à ses frais la partie de la route située près de l'usine (!)

En 1827, Thomas Wilson voyage en Angleterre et perfectionne ses installations. On réalisait surtout, à Uccle, le blanchiment et

«Koeypoet et compagnie». Quinze à vingt ouvriers y travaillent en 1813 et le propriétaire est alors Antoine de Genst.

Thomas et John Ratcliffe Wilson

Vers 1825, l'usine passe aux mains de John Ratcliffe Wilson. C'est surtout grâce à son frère, Thomas Wilson, qu'elle devait devenir une entreprise considérable.

Thomas Wilson était un négociant anglais habile et entreprenant. Or, d'après le privilège de la Compagnie des Indes, les sujets anglais ne pouvaient commercer dans les mers de l'Orient avec des navires de moins de 350 tonneaux; aussi, le commerce était-il à peu près nul en dehors du monopole de la compagnie qui ne fut aboli qu'en 1831. Wilson résolut de créer un commerce régulier avec les possessions coloniales des Pays-Bas en utilisant des navires d'un tonnage au-dessous de 350 tonneaux mais battant pavillon hollandais. Il mit ce projet à

l'apprêt des toiles de coton. La «Société de Commerce» (Nederlandsch Handel Maatschappij), fondée en 1824 par le Roi Guillaume I^{er} pour ranimer les échanges commerciaux et servir de liaison entre l'industrie manufacturière et les marchés d'Outre-Mer, força ses clients à adresser leurs commandes à Wilson. Il centralisa ainsi les envois pour les colonies. Si l'on en croit la gravure qui nous est conservée et que reproduit le dessin ci-après, l'usine de Stalle était vraiment fort importante.

La Révolution Belge

Une grande machine à vapeur, commandée à Cockerill, devait être livrée à la fin de l'année 1830, mais, hélas, le sort en décida autrement.

Au début de la Révolution belge, le jeudi 26 août, les émeutiers bruxellois détruisirent un bon nombre de manufactures: celle de Basse à Terre-Neuve, celle de Bosdevex à Forest, celle de Rey à Anderlecht. Thomas Wilson réussit à écarter le peuple de son usine de Halle, mais vers huit heures du soir on pilla la maison de son frère John à Uccle et on incendia la manufacture. Le récit détaillé de cette affaire se retrouve dans un des livres écrits plus tard par Thomas Wilson: *England's Foreign Policy or Gren-Whigs and Cotton-Whigs with Lord Palmerston's Pet. Belgian constitution of Catholics and Liberals.*

Monsieur Abraham Meyer, l'un des directeurs du comptoir de Batavia, était venu consulter Thomas Wilson en vue d'intensifier son commerce avec Java. Par un hasard extraordinaire, le soir du 25 août, ils allèrent assister au théâtre à la représentation de *La Muette de Portici*, opéra devenu célèbre qui décrit la révolte du peuple napolitain contre la tyrannie espagnole sous la conduite de Massaniello. Voici, en traduction française, comment Wilson raconte les événements qui suivirent.

En quittant le théâtre, nous ne pouvions que difficilement percer la foule où on lançait des



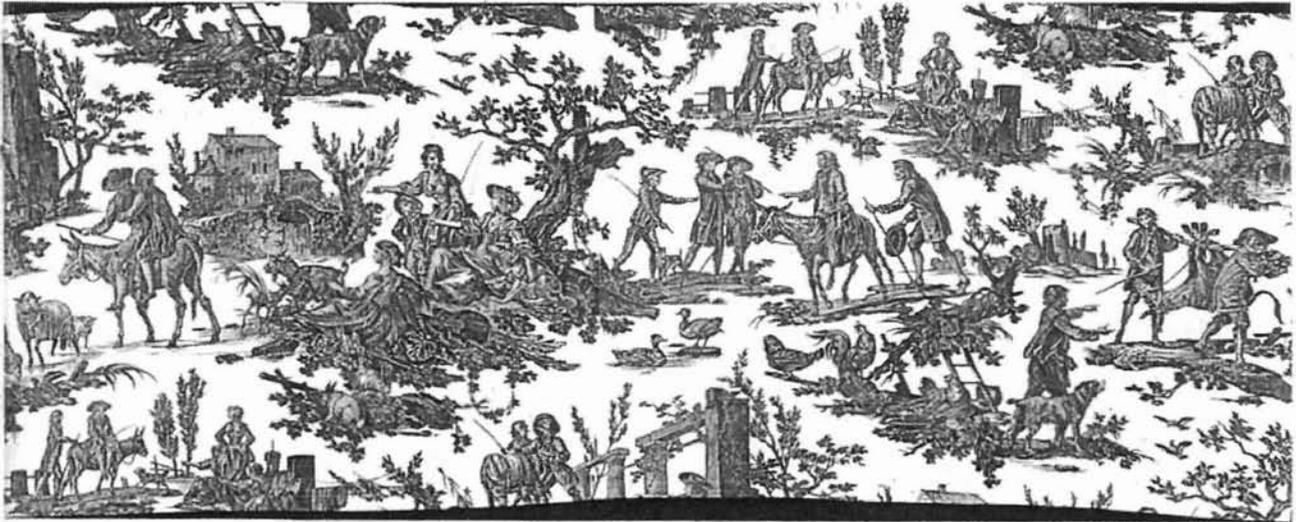
*Indienne de la manufacture de Jouy.
Impression à la planche de bois, 1783.*

chapeaux en l'air en hurlant. Une centaine de voix criaient "Vive Massaniello ! À bas les tyrans!" Je pouvais distinguer beaucoup d'accents français car, dans l'excitation, ils imitaient les acteurs de manière si particulière qu'on ne pouvait s'y méprendre. Comme j'habitais à l'extrémité sud de la ville, j'avais quitté le voisinage du théâtre et méditais sur les événements du soir. Hélas! c'était la dernière nuit de paix que je devais avoir, pour des années; en effet, à six heures, mon valet de chambre frappa à ma porte pour me dire qu'un ami avait demandé de me prévenir qu'on se battait à la place du Sablon. J'étais à peine dans la rue que j'appris qu'on avait pillé les armureries et que la racaille avait incendié la maison de la police principale ou gendarmerie. Ces vols me donnèrent matière à de sérieuses appréhensions. Cependant, j'appris que le

commandant de la ville était entré en négociation avec les émeutiers et qu'une députation devait être envoyée à La Haye avec une liste des revendications du peuple belge. En visitant les clubs, on pouvait remarquer l'air sombre des membres, mais on ne dit pas grand'chose, sauf que l'armée devait rester dans le parc et la ville haute et que toute licence était laissée à la populace de former des assemblées, battre les tambours et s'armer. À deux heures, je fus informé, par exprès, que le peuple, échappé de la ville, avait attaqué et brûlé plusieurs usines et qu'il y avait grand danger pour les installations de Halle. Je partis et arrivai rapidement sur les lieux. Ils avaient incendié l'imprimerie de Bodereaux¹ et Rey à Forest et ils étaient dans la rue, poussant des cris de vengeance contre les Anglais anti-catholiques. Que fallait-il faire? On avait arrêté le travail. Les ouvriers étaient rentrés chez eux et toute résistance était impossible. C'est pourquoi, je formai le dessein de gagner à ma cause les meneurs, qui étaient Français. Je m'attendais à ce que de l'argent puisse les amadouer. On envoya en députation les gens qui gagnaient les plus hauts salaires et je me réjouis de les voir revenir avec deux meneurs. Nous conclûmes l'accord que les installations seraient épargnées pour 2.000 francs; mais, à cet endroit, on n'avait besoin

d'argent qu'en fin de semaine et tout ce que nous pouvions rassembler, c'était 800 francs. Cependant, je m'arrangeai pour leur donner un chèque de 1.200 francs sur la banque de Bruxelles. Nous continuâmes malgré tout à mettre les biens et les livres hors de portée; les choses restèrent calmes deux heures environ, quand les serviteurs vinrent nous dire en criant que la populace pillait la maison de mon frère. Nous allâmes jusqu'en vue de la maison et l'indignation que je ressentis alors fait encore trembler mes doigts, après vingt-deux ans. Les hurlements, le bris des vitres d'une des plus belles serres de la région, pleine de plantes exotiques et de fleurs, étaient horribles; tout fut saccagé, saccagé. La populace avançait. Nous fûmes obligés de fuir vers les terrains plus élevés, car les installations étaient dans la vallée. Là, je fus témoin de la destruction d'une des premières et des plus rentables usines de coton du monde.

Je l'avais portée à un tel degré de perfection, après une réalisation pénible, et un travail de conception plus pénible encore, qu'elle me rapportait du dix mille par an. Quand je vis les flammes s'élever, personne ne put penser que je pleurais. Non, mes nerfs étaient si tendus par la haine que mes doigts faisaient couler du sang à



"Le meunier, son fils et l'âne" 1806
Impression à la planche de cuivre, d'après un dessin de J.B. Huet

1 Il faut lire Bosdevex.

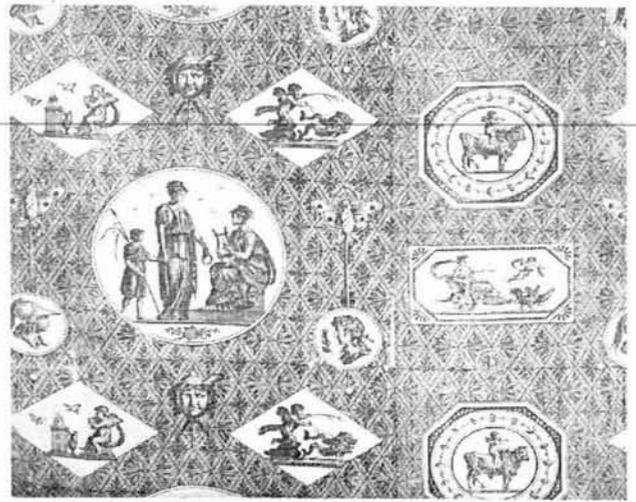
la paume de mes mains. Je fus brisé, malgré la remarque d'un homme qui se tenait avec nous "Vous voyez la récompense que vous avez à former vos ouvriers". N'était-ce pas une expérience de la méchanceté des hommes et de l'ignorance aveugle? (Voir réf 11).

Pour comprendre ces événements tragiques, il faut rappeler que le prolétariat en 1830 était dans la misère. L'hiver avait été désastreux. Les salaires étaient beaucoup plus bas qu'en Angleterre. Les impôts devenaient fort lourds. De plus, en août 1830, certaines industries subissaient un ralentissement de leurs activités, à cause même de leur développement trop rapide qui entraînait une surproduction. Les émeutiers étaient motivés par la haine de l'automatisation, synonyme, dans leurs esprits de licenciement.

Le 4 septembre 1830, Wilson informe le Gouverneur de la Province, Vanderfosse, qu'il a continué à payer leur salaire aux ouvriers qu'il ne pouvait plus employer, vu l'état de son usine, mais il réclame un secours rapide "... les transactions commerciales se trouvant paralysées dans ce moment et plusieurs dépenses à faire pour ma fabrique étant d'une nécessité urgente". Les dégâts ne furent payés que 13 ans plus tard !

1830 -1934

Après la création de l'État belge, l'industrie d'imprimerie sur coton subit une crise grave à cause de la perte des colonies hollandaises. Sur quinze fabriques qui existaient à Gand, il n'y en avait plus que neuf en 1839; dans le reste du pays, six sur onze avaient disparu. C'est dans ces circonstances que l'usine de Stalle passe à Charles Verhulst, devenu plus tard bourgmestre d'Uccle (1860-1861). Il réussit à donner un nouvel essor à la manufacture puisqu'en 1840, il ajoute à son exploitation une machine pour l'impression d'indiennes et un an après, une nouvelle machine à vapeur. À partir de 1868, l'usine de Stalle fut exploitée par la *Société anonyme de Stalle pour le*



*"Motifs pompéiens" v. 1808
Impression au rouleau de cuivre,
d'après un dessin de J.B. Huet*

blanchiment et l'impression des tissus. En 1880, on y dénombre 196 ouvriers et employés, contre 232 en 1896 et 311 en 1910. Le Chimiste Adolphe Dietz gérait l'entreprise lorsqu'elle remporta, à l'exposition de Paris de 1889, le premier grand prix international avec une pièce de style Pompadour. Il y avait alors à l'usine dix chaudières et dix moteurs à vapeur. Cependant, en 1896, la Belgique ne compte déjà plus que trois manufactures d'impression sur étoffe. Après la guerre 1914-1918, la fabrique d'Uccle a périclité. Sa dénomination devient *Société anonyme de Stalle* tout court, en 1920. Elle fusionne en 1929 avec la société cotonnière de Gand-Zele-Tubize, sans succès d'ailleurs, car sa liquidation est clôturée cinq ans plus tard.

Aujourd'hui, sur l'emplacement de l'ancienne usine se dressent les bâtiments de l'Oréal, 161, rue de Stalle. Rien ne rappelle les grands bâtiments élevés par les Wilson. C'est pourtant bien ici que la révolution industrielle s'introduisit à Uccle pour la première fois.

Références

A. Renseignements historiques sur l'impression de coton en Belgique

[1] VAN BEMMEL (Eugène) *Patria Belgica, encyclopédie nationale ou exposé méthodique de toutes les connaissances relatives à la Belgique*

ancienne et moderne, Troisième partie, 1875 pp. 218-220.

[2] DECHESNE (Laurent) *Histoire économique et sociale de la Belgique depuis les origines jusqu'en 1914*, 1932, p. 368.

[3] DEMOULIN (Robert) *Guillaume I^{er} et l'économie belge*, extrait de la revue *Le Flambeau*, septembre 1938.

[4] GUYOT (Y.); RAFFALOVICH (A.) *Dictionnaire du commerce, de l'industrie et de la banque*, article *tissus imprimés*, tome II, 1901, pp. 1505-1508.

[5] POSTAN (M.); HABAKKUK (H.J.) *The Cambridge economic history*, volume VI, 1966, p. 376, 377.

B. Renseignements sur l'usine de Stalle

[6] WAUTERS (A.) *Histoire des environs de Bruxelles*, Tome III, 1955, p. 645.

[7] DEMOULIN (Robert) *Guillaume I^{er} et la transformation économique des Provinces belges (1815-1830)*, 1938, p. 255.

[8] DEMOULIN (Robert) *Les journées de*

Septembre 1830 à Bruxelles et en province. Étude critique d'après les sources, 1934, p. 94.

[9] BUFFIN (Camille, baron) *Documents inédits sur la Révolution belge*, 1910, p. 27.

[10] WILSON (Thomas) *De l'influence des capitaux anglais sur l'industrie européenne, depuis la révolution de 1688 jusqu'en 1846*, Nouvelle édition, 1869, p. 180.

[11] WILSON (Thomas) *England's Foreign policy or Gren-Whigs and Cotton-Whigs with Lord Palmerston's Pet. Belgian constitution of Catholics and Liberals*, 1852, pp 114-116.

Qu'il me soit permis d'exprimer ici mes remerciements à Monsieur Luc Meulemans, Régent en Langues germaniques, qui m'a aidé de ses conseils, pour la traduction du passage repris plus haut.

[12] GILISSEN-VALSCHAERTS (S.); MARTIN (L.); HANOTIAU-VENKEN (E.) ; PETIT (S.) *Une commune de l'agglomération bruxelloise, Uccle; géographie humaine, histoire contemporaine, enquête sociographique, étude socio-biométrique*, 1962, pp. 126, 199-200, 262.

[13] QUIEVREUX (Louis) *Notre belle commune d'Uccle*, 1962, p. 88, 89.

Les dernières années des Indiennes

par Jean-M. Pierrard

Entre 1920 et 1930, l'usine de Stalle connut encore quelques années de prospérité sous la direction d'Edouard Michiels qui en est alors le Directeur-Gérant.

Le procès-verbal de la séance du Conseil d'Administration de la Société Anonyme de Stalle du 29 mars 1923 signale ce qui suit:

Monsieur le Comte Jean de Hemptinne félicite le Directeur-Gérant, Monsieur Michiels de la façon brillante dont il a géré la Société de Stalle, du développement et de la prospérité qu'il lui a donnée.

Monsieur Michiels remercie de tout cœur. Il attribue l'excellent résultat obtenu à l'aide que son Conseil d'Administration lui donna en toutes circonstances.

Il ajoute qu'il eut le rare bonheur d'un directeur de société anonyme d'être toujours appuyé par son Conseil d'Administration; jamais une proposition faite par lui, ne fut rejetée.

Dans le bulletin Ucclesia n°57 (juin 1975), M^{elle} Lados van der Mersch a publié une



110e anniversaire de la S.A. de Stalle, 1924
De gauche à droite: X. de Bue (bourgmestre d'Uccle), le ministre Tschoffen, E. Michiels



Première page du livre d'or offert à Edouard Michiels. Le livre contient les noms de 676 membres du personnel.

notice consacrée essentiellement à Edouard Michiels. En 1924 l'usine fête avec éclat son 110^e anniversaire en présence du ministre Tschoffen et du bourgmestre d'Uccle, Xavier de Bue.

Un article du *Patriote Illustré* décrit ainsi les fabrications de la *Société Anonyme de Stalle*:

Ces établissements sont raccordés au chemin



Décoration d'une ouvrière par le ministre Tschoffen lors du 110^e anniversaire de la S.A. de Stalle en 1924.

de fer par la station d'Uccle-Stalle; ils comprennent une fabrique d'Indiennes, avec 17 machines à imprimer jusqu'à 12 couleurs et des installations très importantes pour la gravure, le blanchiment à haute et basse pression, la fabrication des crêpons, le lainage, le mercerisage et le similisage. À ces installations viennent s'ajouter des teinturerie spéciales pour le noir inaltérable, l'indigo et le rouge d'Andri-nople, plus une teinturerie de 60 "jiggers" pour coloris divers.

Des installations pour tous les genres d'apprêts, notamment pour les velours à côtes, teints et imprimés, les satins et les "warp sateen" en grande et petite largeur.

Les produits manufacturés dans l'usine comprennent notamment: Indiennes diverses, mousselines, crêpons, "drills", "envés", satins imprimés en diverses largeurs, cretonnes et velours pour ameublement en grande et petite largeur, nappages encadrés, doublure manche, "pocketing", croisé tailleur, pékins, drapeaux imprimés, duplex, mouchoirs, pagnes à franges et encadrés, ainsi qu'une quantité d'articles divers pour les colonies.

La situation de l'usine dans une vallée aux sources d'eau pure et abondantes permet la fabrication des articles les plus délicats comme les plus difficiles. Des spécialistes au courant de tous

les procédés les plus modernes de fabrication ont été mis à la tête de chacune des divisions de l'usine, qui est elle-même installée avec tous les perfectionnements.

La superficie occupée par l'usine et ses dépendances qui comprennent aussi une superbe cité-jardin est d'environ 20 hectares.

L'article décrit ensuite tous les avantages sociaux accordés au personnel.¹

En 1927, on fête les cinquante ans de présence à la société d'Edouard Michiels. Le livre d'hommages qui lui fut offert à cette occasion porte la signature de 676 employés et ouvriers.

L'usine comporte alors les services suivants:

- Ecrus,
- Lainages,
- Blanchiment,
- Teinture des Unis,
- Teinture Indigo,
- Cuisine des couleurs,
- Impression taille douce,
- Impression relief,
- Teinture et apprêt d'Indiennes,
- Calandre et "Beetle",
- Velours Coupe,
- Velours préparation,
- Velours Débouillissage et Blanchiment,
- Velours Étendage,
- Velours Teinturerie,
- Velours Achèvement,
- Magasin,
- Gravure,
- Chauffeurs,
- Service Général,
- Mécaniciens et forgerons,
- Tuyauteries,
- Électriciens,
- Menuisiers,
- Plafonneurs,
- Maçons,
- Chauffeurs d'autos,
- Échantillonnages,
- Emballeurs,
- etc...

¹ La Belgique au travail - Le 110^e anniversaire de la Société Anonyme de Stalle in Le Patriote Illustré, 1924, p.477.



rue Ed. Michiels en 1989
photo J.M. Pierrard

Edouard Michiels fut l'initiateur du quartier d'habitations sociales dont une rue porte son nom. Il joue également un rôle dans la création de la paroisse St. Paul.

Par ailleurs M. Henri de Pinchart dans une monographie consacrée à Stalle² donne les indications suivantes sur le sort des bâtiments après la liquidation en 1934.

Les bâtiments furent innocupés dès 1938 mais servirent de dépôt à l'armée allemande de



rue Ed. Michiels en 1989
photo J.M. Pierrard

1942 à fin août 1944.

En janvier 1945, on y installe le centre bruxellois d'hébergement des déportés étrangers. Ces derniers causèrent souvent des problèmes à la maigre police ucquoise de l'époque, par leur déprédations des demeures de la rue de Stalle. Les Indiennes furent le siège d'une manifestation organisée par les D.P. slaves en juin 1945, qui protestaient contre les décisions prises de les rapatrier d'office dans les pays de l'Est. Cette manifestation fut houleuse au point qu'il fallut faire intervenir la police militaire américaine et des soldats armés de



rue Ed. Michiels en 1989
photo J.M. Pierrard

l'atelier de réparation de véhicules, situé sur l'emplacement des anciens étangs de la rue de Stalle, afin de calmer les meneurs. Trois de ces derniers furent tués et quinze blessés.

Les locaux furent repris en charge en 1947 par la société l'Oreal, qui les céda en 1977 à la S.A. Colruyt, spécialiste en alimentation. Cette société fit abattre différentes constructions intérieures afin d'y installer ses entrepôts.

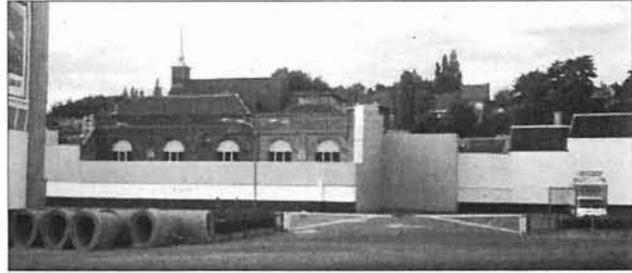
Signalons encore, toujours grâce à M. de Pinchart, qu'on peut trouver aux Archives de



*Les indiennes en cours de démolition en 1976
photo J.M. Pierrard*



*Ancien site des indiennes de Stalle,
vue de la rue E. Michiels
photo J.M. Pierrard*



*Ancien site des indiennes de Stalle,
vue de la rue E. Michiels
photo J.M. Pierrard*

*l'État à Gand (n°565 à 577), dans le Fonds
"de Hemptinne", les documents suivants de la
Société Anonyme de Stalle pour le blanchi-
ment et l'impression des tissus à Uccle-Stalle:*

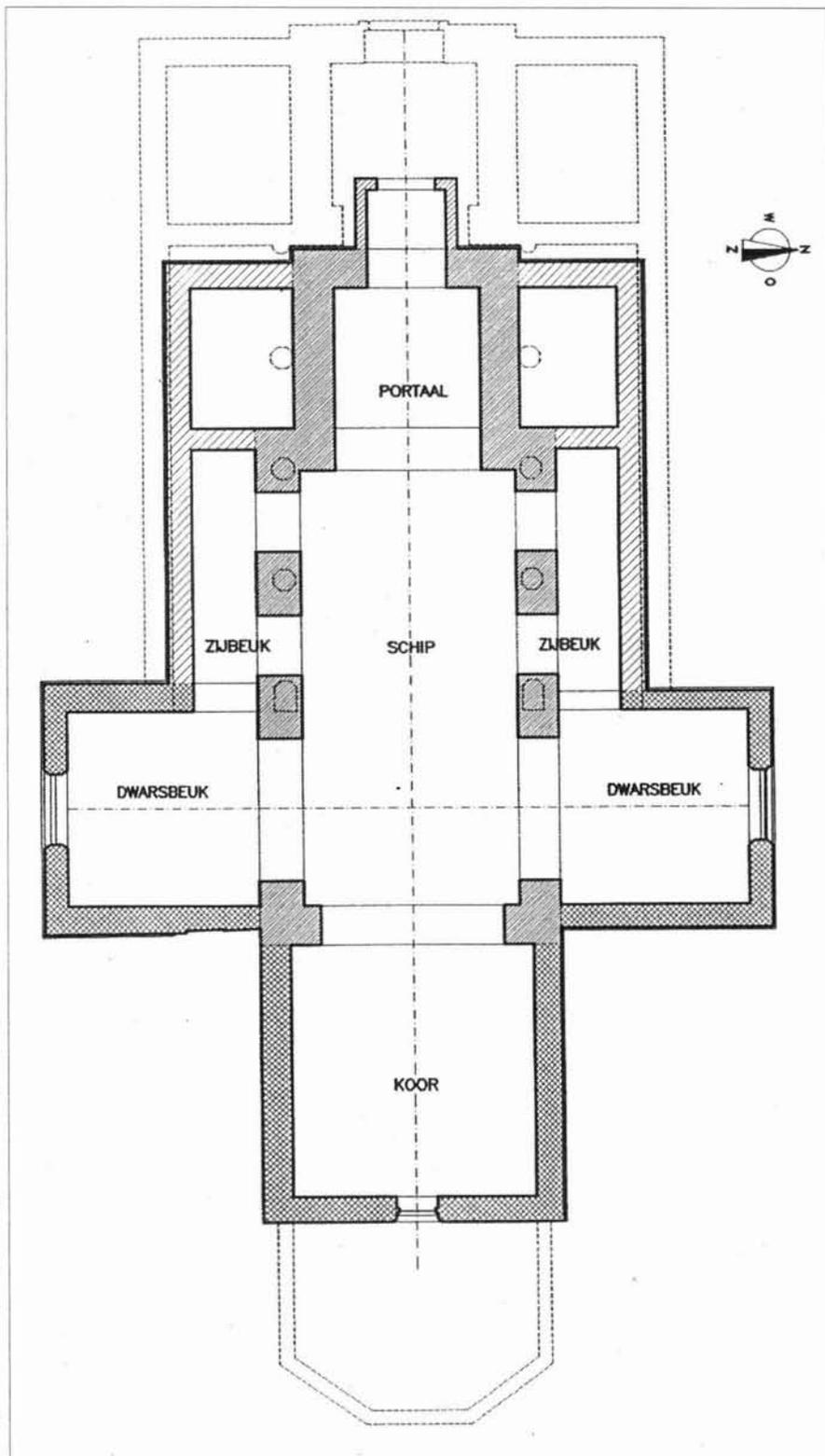
- Livres journaliers de 1907 au 25 avril 1924 (3 registres),
- Grand livre de 1909 à 1922,
- Comptes divers de 1910 à 1922,
- Livre de magasin de 1928 à 1933,
- Divers documents de 1930 à 1938.

Restauratiewerken aan de kerk van Linkebeek (II)

door J. Sterckx en A. Geysels

De plattegrond die we in het vorig artikel gebruikten wordt nu verkleind weergegeven. We bespraken toen het romaans kerkje dat enkel de oppervlakte besloeg aangeduid met **schip** en **portaal**, en dat waarschijnlijk dateerde van de 13e eeuw.

Twee eeuwen later, op 31 juli 1467, gebeurt er iets merkwaardigs: Karel de Stoute komt met zijn gevolg op bedevaart naar Linkebeek. Hij sticht de "Broederschap van St Sebastiaan", een godsdienstig genootschap waarbij de ingeschrevenen jaarlijks één stuiver betalen zodat "met de godliken dienst en de reparatien der selve kerk seere ghevordert wert". Deze laatste tekst komt uit het bijhorende Guldenboek waar de namen van de Bourgondische hovelingen en van vele andere pelgrims opgeschreven staan. Wij kunnen hieruit opmaken dat de toeloop gedurende minstens 20 jaren zeer groot was zodat de kleine parochiekerk moest omgevormd worden tot bedevaartskerk. Het ligt voor de hand dat het kerkgebouw rond deze tijd

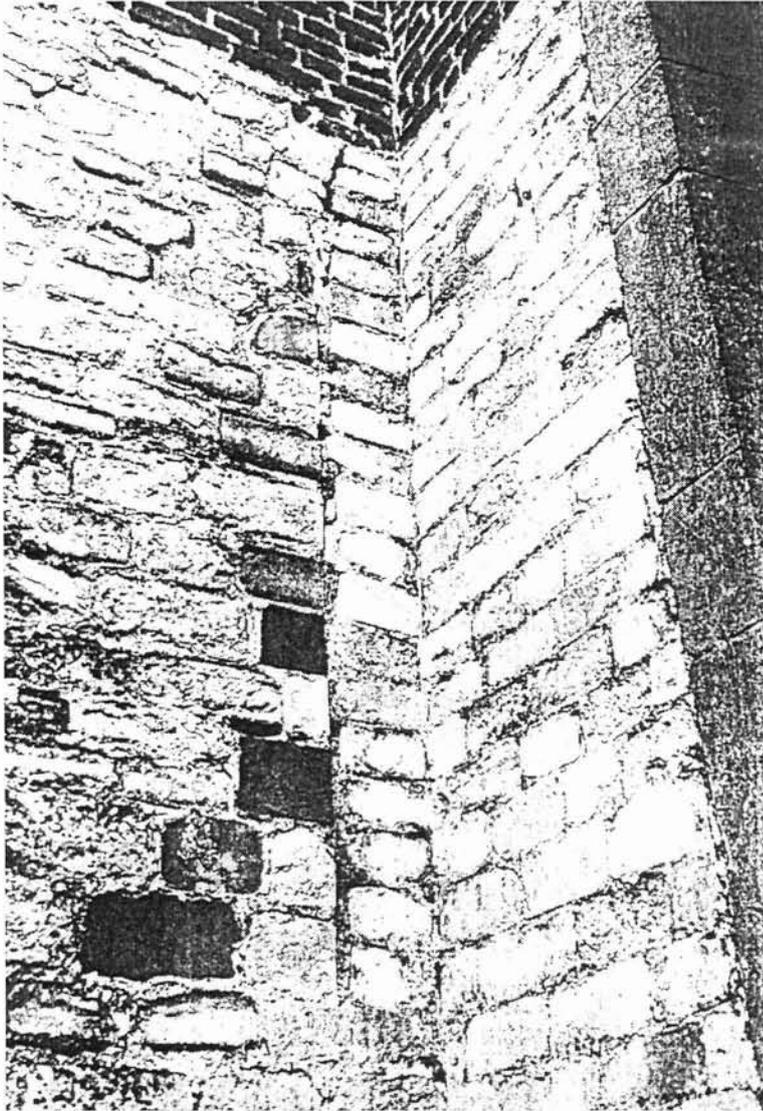


vergroot werd: alleen al voor de vele “ordenanties” (=misopdrachten) moesten er 2 altaren bijkomen. Gezien er uit deze tijd geen archieven teruggevonden worden, moeten wij steunen op architecturale opmetingen, op dekenale verslagen en op de briefwisseling naar het bisdom uit de 18e eeuw. Gelukkig spreken deze documenten klare taal zodat wij de uitbreidingen met zekerheid als volgt kunnen beschrijven.

De oorspronkelijke romaanse kerk (**schip + portaal**) bleef bestaan, maar in een 1e fase bouwde men hiertegen drie ruimten: de twee **dwarsbeuken** en het **koor** (zie de plattegrond). Deze muren zijn wat smaller dan de vorige en men kan er 4 gotische ramen in herkennen. De twee grote ramen in de dwarsbeuken bevatten thans de glasramen van de H. Jozef (noordzijde) en van St Sebastiaan (zuidzijde). In het koor aan de oostzijde is het gotisch raam toegemetseld; het is enkel zichtbaar op de 2e zolderverdieping boven de sakristij. Het restant van het vierde raam is afgebeeld naast de plattegrond en bevindt zich aan de buitenzijde van de kerk boven de grafzerk van het 100-jarige Moederke Londers.

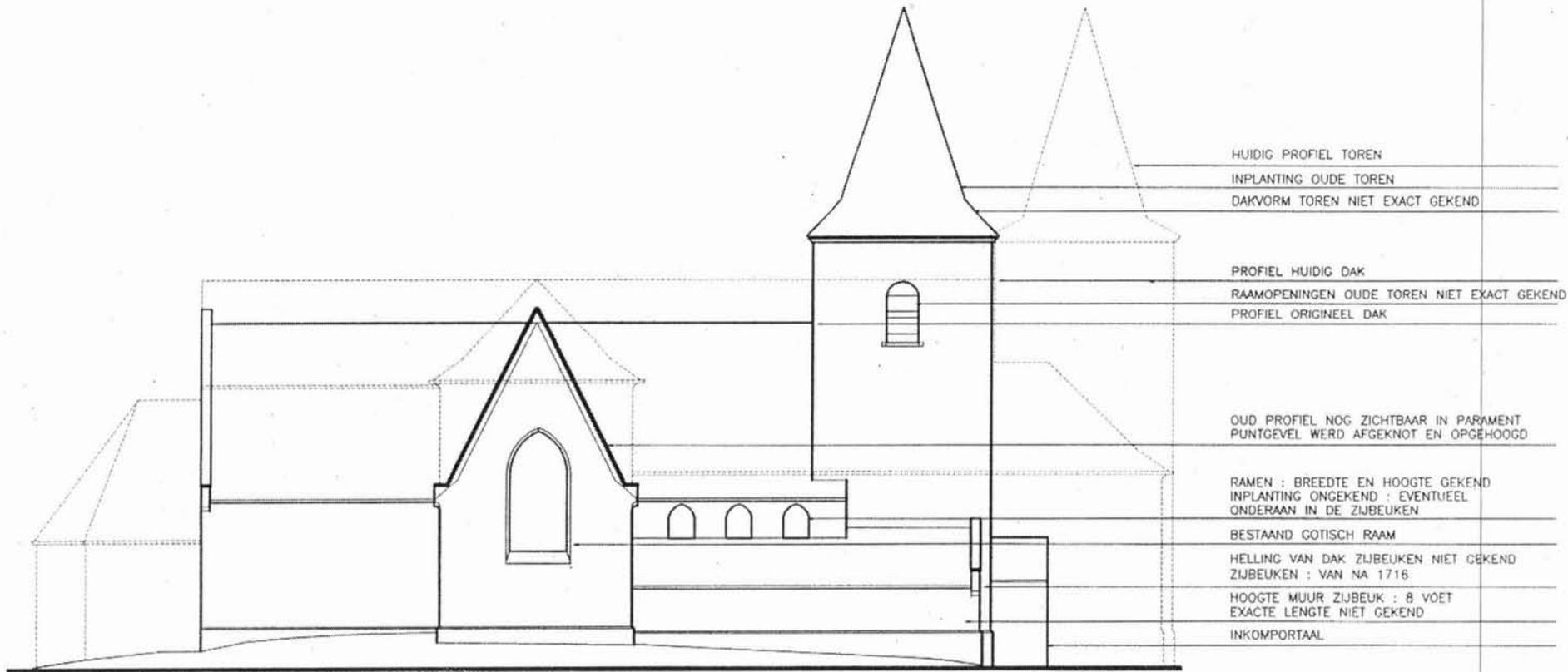
Op 18 juni 1751 schrijft de kerkfabriek: “*il y a un Autel en chaque cœur a côté* (dwarsbeu-

ken) *dont les tables sont maçonnées et couvertes d'une grande pierre grise*”. De deken vermeldt even later dat “... (reeds) *in het jaar onzes Heren 1669...3 altaren gewijd*” (vert.). In 1773 schrijft Pastoor Paesmans: “*De drij chooren (mits de kerk een cruïjs is) zijn gelijk een welfsel van tamelijke hoogte... de al te leege (lage) bogen uitgebrouken zijnde in den ingang der zelve chooren*”. Hieruit blijkt dat men gewoonweg 3 openingen had gekapt in de oude romaanse kerkmuren als toegang tot de 3 nieuwe ruimten. Uit veiligheid waren deze gaten niet al te groot en in boogvorm.



In een tweede fase werden de zijbeuken toegevoegd aan het schip. Wanneer dit gebeurde weten wij niet met zekerheid maar,

uit een afbeelding op het opmetingsplan van Couvreur in 1716, vermoeden wij dat dit geschiedde na deze datum. In zijn visite van 1717 vermeldt de deken wel het schip en de 3 “koren” maar geen zijbeuken: “*het schip wordt hersteld met eigen middelen, en in feite is er nood aan een grote herstelling want de regen stroomt langs de zijkant van de vensters*” (vert.); ook wijst hij op een tekort aan plaats voor doopvont, preekstoel, biechtstoel en begraafruimte in de kerk. Hoogstwaarschijnlijk ging men dan de kerk verruimen met zijbeuken maar blijkbaar was dit maar knoeiwerk want amper 50 jaar



NOORDGEVEL

later, in 1773, schrijft de deken: “*zelfs de zijmuren van de beuken zijn onlangs meermaals hersteld en bovendien gespleten; een deel is zelfs ingestort*” (vert.). En in hetzelfde jaar schrijft pastoor Paesmans “*maer de vensters van de kerk soo onbetaemelijk kleijne, en de pillaeren dik, breed en niet hooge*” .Blijkbaar had men van **schip** naar **zijbeuk** hetzelfde procédé toegepast als tevoren: enkele gaten gekapt in de (buiten)muren van het romaanse schip. Die dikke en brede pillaren waren dus niets anders dan de muurgedeelten die niet weggenomen waren. De deken geeft zelfs de maten op: 4 voet hoog (1,2 m) breed en zes voet (1,8 m) lang en hij voegt eraan toe dat de muren van genoemde (zij)beuken slechts 8 voet (2,4 m) hoog waren. Wij vermoeden daarom dat die zijbeuken een lager dak hadden dat begon onder de romaanse venstertjes die meestal hoog in de romaanse muur zaten. Deze zienswijze vindt u terug op het reconstructieplan van de noordgevel (kant van het Gemeenteplein). Op die wijze kon ook het 4e gotisch raam nog optimaal benut worden.

Bronnen

- [1] J. Sterckx, Reconstructieplan van de toestand vóór 1751, 1998.
 - [2] Archief OCMW-Brussel, Opmetingsplan Couvreur voor het St Pieters Gasthuis, 1716.
 - [3] Aarstbisschoppelijk Archief, Dossier Linkebeek, verslag van de deken 22/6/1773.
 - [4] Aarstbisschoppelijk Archief, Dossier Linkebeek, brief van pastoor Paesmans 1773.
 - [5] Aarstbisschoppelijk Archief, Dossier Linkebeek, brief kerkfabriek 18/6/1751.
 - [6] Aarstbisschoppelijk Archief, Dossier Linkebeek, bezoek deken 23/6/1751.
 - [7] Aarstbisschoppelijk Archief, Decanalis relatio St. P. Leeuw 1717/1767, blz 204.
 - [8] Guldenboek van St Sebastiaan ±1479, zesde blad verso.
- opm:** (vert.) = vertaling uit het latijn. (Oud)vlaamse en (oud)franse teksten worden ongewijzigd weergegeven, eventueel met een verduidelijking tussen haakjes.

Wordt vervolgd.

Le presbytère d'Uccle vu sous un aspect insolite

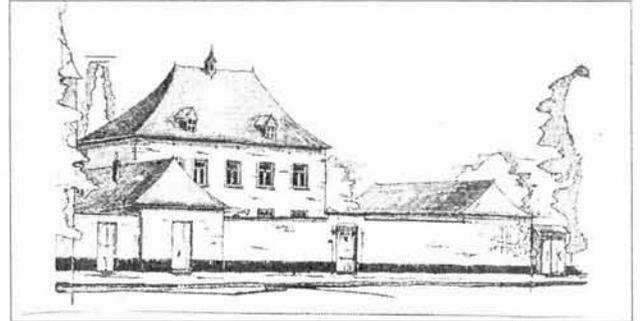
par J.Goffoet-De Putter

Cette fin de siècle et de millénaire semble avoir incité les autorités, non seulement en Belgique mais également à l'étranger, à procéder à une réhabilitation ou une sorte de "grande lessive" des monuments formant leur patrimoine national et ce à l'intense satisfaction des passionnés d'histoire et d'archéologie.

Uccle n'est pas en reste et fait exécuter depuis plusieurs années une remise en état des voies carrossables, un lifting des monuments historiques, voire des fouilles entreprises à l'occasion de ces remaniements, comme ce fut le cas place Saint Pierre en septembre 1997 et au cours desquelles des vestiges de l'église romane de Saint Pierre furent mis au jour.¹ Les vestiges significatifs de l'ancien palais des Seigneurs de Carloo réapparurent au cours des fouilles de sauvetage exécutées pour la construction d'un bassin d'orage sur la place Saint Job.²



Le Parvis Saint Pierre



Ces incursions faites dans le lointain patrimoine historique d'Uccle ne peuvent que passionner les habitants de la commune, même si malheureusement, ces vestiges ne pourront être conservés à la vue de nos contemporains, les impératifs de circulation et d'occupation du sol ne pouvant tenir compte de données d'ordre émotionnel.

Cependant, l'un des bâtiments ucclois semble avoir échappé à ce souci de sauvegarde, il s'agit du presbytère de l'église Saint Pierre, que tout passant dans le cœur de la commune connaît là depuis toujours.

Le bâtiment de style néoclassique, érigé en briques et pierre blanche, date de 1774; sa façade et sa toiture ont été classés par A.R. du 30 mars 1962.³

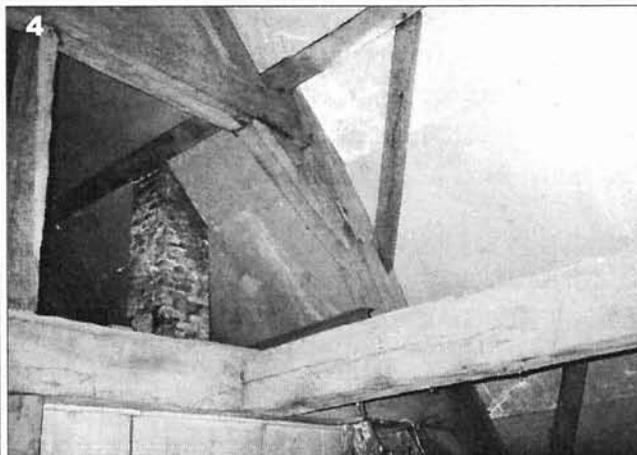
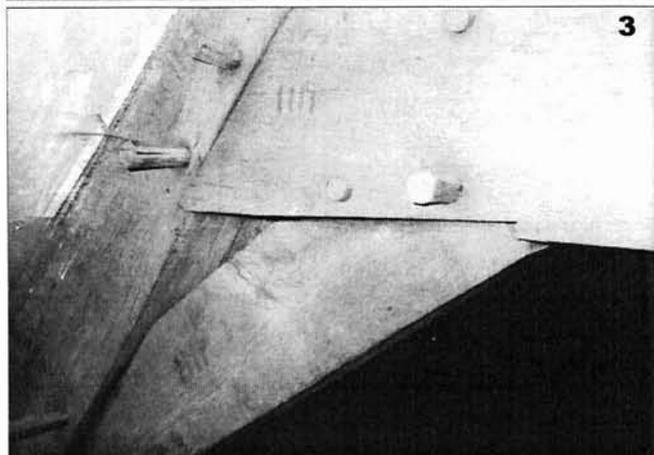
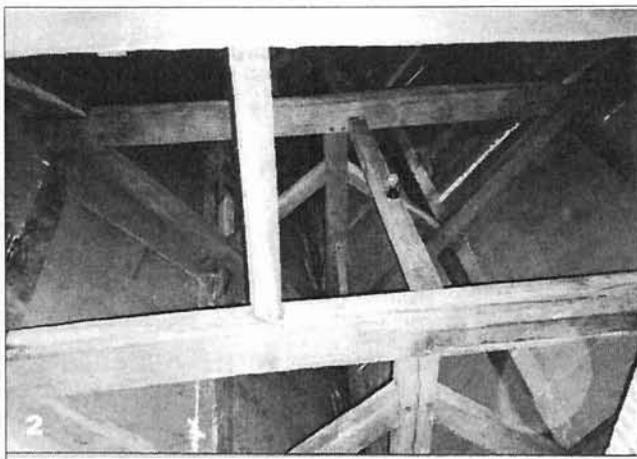
Une restauration effectuée au début des années 1980⁴ avait permis au bâtiment de retrouver sa prestance. À cette époque, son mur de clôture d'origine avait été remplacé par une grille, ce qui l'intégrait davantage au décor architectural de la place Saint Pierre, en lui ôtant toutefois le côté clos qui le caractérisait jusque là.

1 Ucclesia n°169, janvier 1998.

2 Ucclesia n°170, mars 1998.

3 Cercle d'histoire et d'archéologie et de folklore d'Uccle, *Monuments, sites et curiosités d'Uccle*, 2ed., 1978, p.26.

4 P. Ameeuw, *Église Saint-Pierre 1782-1982*, 1981, p.30.



À l'heure actuelle, il semble que le presbytère vive à nouveau des heures incertaines en attendant une intervention de réhabilitation qui devient pressante.

L'avenir du bâtiment est d'autant plus préoccupant qu'il représente un bon exemple de cures du 18^e siècle subsistant dans Bruxelles et ses environs. Comme le rappelle L. Verniers dans son *Histoire de Forest lez Bruxelles*, les seuls exemplaires conservés de cures analogues à celle de Forest sont précisément celles d'Uccle et de Beersel. Pour mémoire, la cure de l'église Saint Denis à Forest, qui datait de 1731 (et remplaçait elle-même une construction antérieure de 1605), a été abattue en février 1934, lors de la construction de la Maison Communale.⁵

Le propos de cet article est d'attirer l'attention sur une structure essentielle de tout bâtiment ancien, quoique de l'extérieur de la construction elle ne soit pas visible, il s'agit de la charpente.

La charpente

La couverture du presbytère d'Uccle est un comble à 4 versants, coiffant un bâtiment quadrangulaire entouré à l'origine d'un mur d'enceinte (photo 1).

Le relevé graphique de la charpente au 2/100 montre un travail soigné, les charpentiers ayant à couvrir le corps principal du bâtiment dont les dimensions sont de $\pm 16,30\text{m}$ sur $10,20\text{m}$. (Voir plan terrier au 0,25/100).⁶

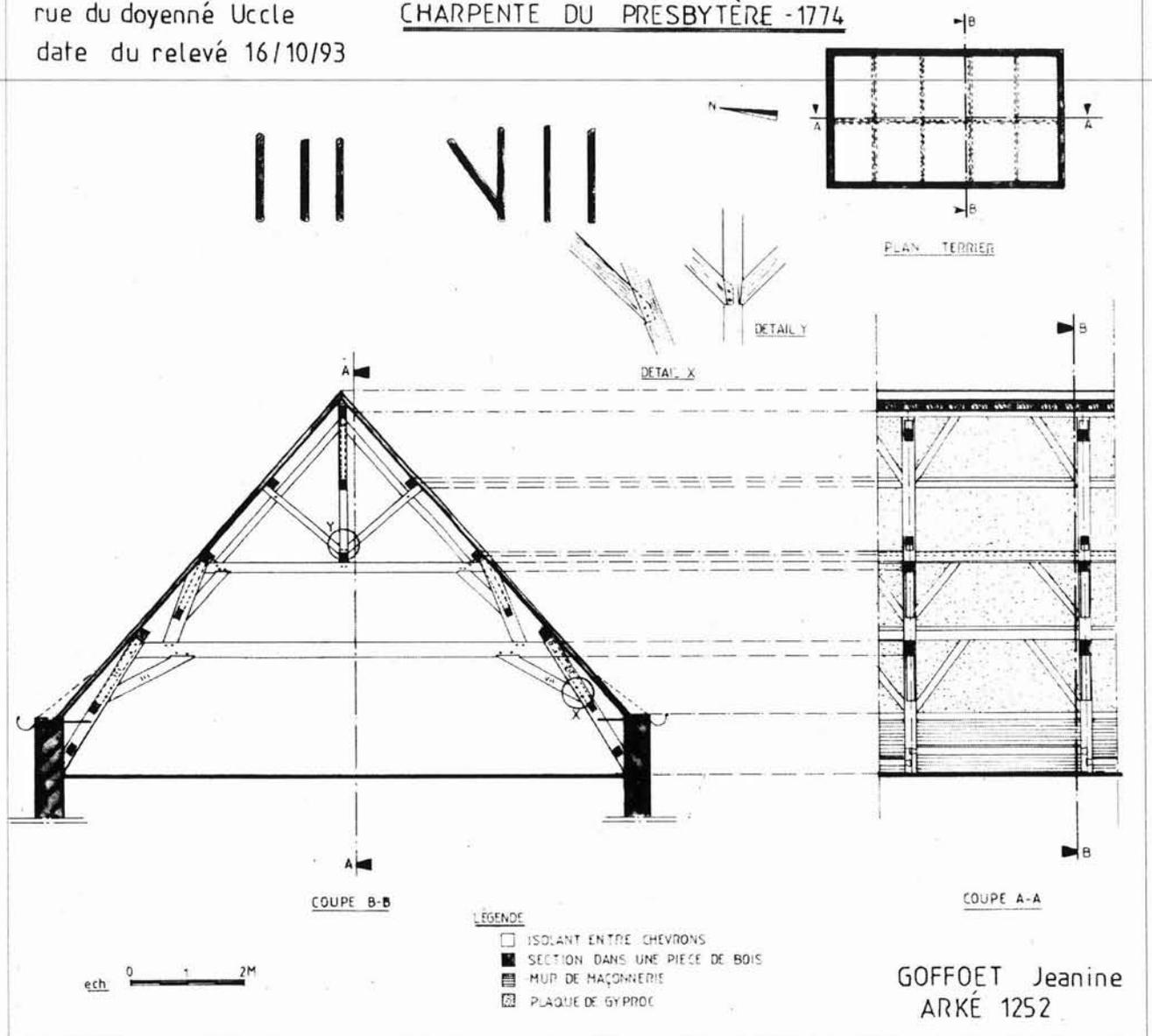
5 L.Verniers, *Histoire de Forest lez Bruxelles*, Bruxelles, 1949, p.103.

Les précisions concernant Forest et Beersel m'ont été communiquées par Marcel Erken.

6 Ce relevé a été fait dans le cadre d'un Corpus des charpentes du 18^e Siècle à Bruxelles et en Wallonie, pour la section architecture de l'UCL, par l'auteur et Marcel Erken, historiens d'art UCL.

rue du doyenné Uccle
date du relevé 16/10/93

CHARPENTE DU PRESBYTÈRE - 1774



L'état général de la structure lors du relevé était bon, sauf à l'endroit où s'imbriquait le clocheton; des dégradations de celui-ci favorisaient des infiltrations d'eau de pluie; une réparation a été effectuée peu de temps après, résolvant ce problème.

La hauteur totale de la structure atteint plus de 6m à partir des arbalétriers inférieurs, qui viennent buter sur les murs latéraux et le plancher (photo 2).

L'épaisseur des poutres va de 28cm en hauteur et 24cm sur tranche pour l'entrait inférieur (a), 24cm et 18cm pour l'entrait supérieur (b) et 19cm et 11cm pour les jambes de force (c) (voir croquis page 22).

Le bois est sain, sans fissures ni éléments déplacés ou manquants. Des marques et contremarques de charpentier sont visibles dans chaque moitié de charpente, en longueur. Un côté porte des marques simples, p.ex. || son côté opposé porte la contremarque correspondante, p.ex. \|| (photo 3).

Un élément moderne, simple étau de bois, a été inséré entre les entrants inférieur et supérieur et ne figure donc pas sur le plan principal (croquis d). Des plaques d'isolant moderne ont été apposées contre les chevrons (photo 4).

Les chevilles de bois assurant la stabilité de l'ensemble sont parfaitement en place; elles

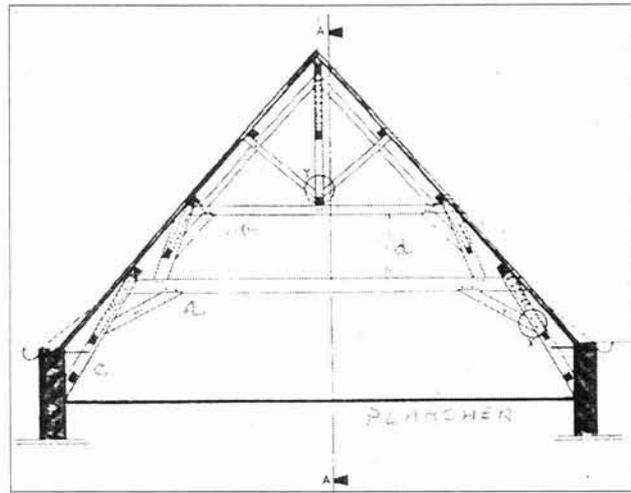
ont en moyenne ± 2 cm de diamètre et jusqu'à 29cm de longueur (photo 3).

Conclusion

De ce qui apparaît, nous pouvons conclure que nous nous trouvons ici face à un bon exemple de charpente du 18^e siècle, dont l'état de conservation et la structure solide sont à même de garantir à l'édifice qu'elle recouvre un avenir durable, pour autant que les autres éléments du bâtiment soient restaurés et consolidés à temps.

Note

Une comparaison de la charpente du presbytère avec celle de la Ferme-auberge de La Lampe⁷ montre une différence de construction et de complexité de structure entre les deux bâtiments; dans le cas de la ferme il s'agit d'un bâtiment à comble à 2 versants, destiné à une occupation et une



Détail de la charpente

fréquentation populaires, sa charpente présente donc un aspect plus rustique dans l'équarrissage des poutres et leur mise en oeuvre. En ce qui concerne le presbytère, il s'agissait de l'habitation du curé d'Uccle qui devait être représentative du prestige de la fonction religieuse de son occupant et de sa position sociale dans le cadre de son époque.

Le presbytère de l'église Saint-Pierre⁸

par Jean-M. Pierrard

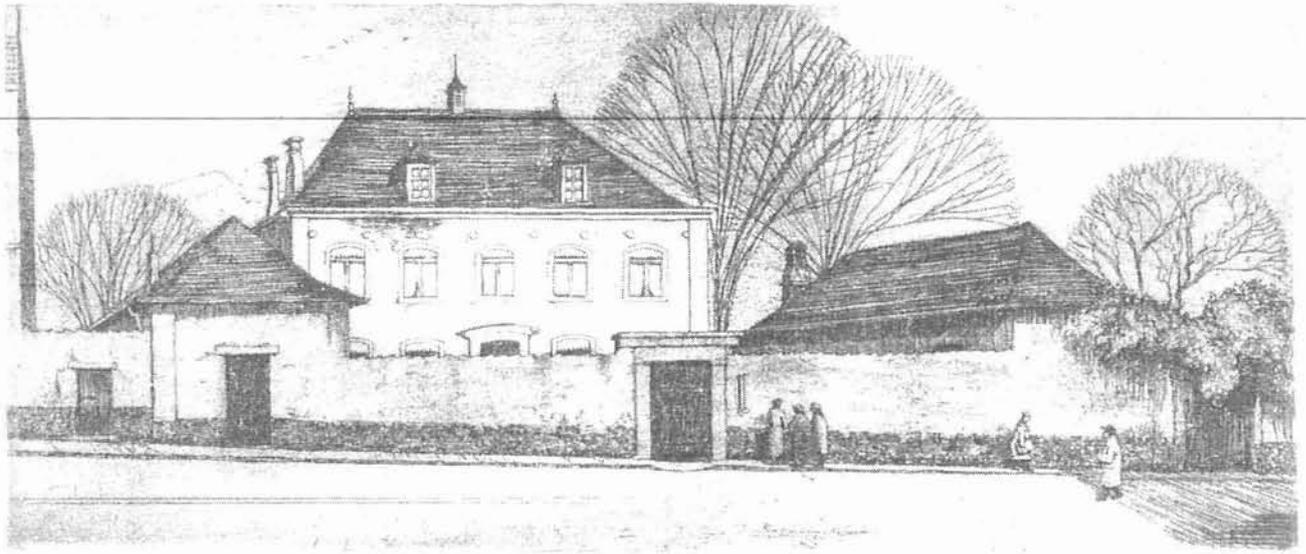
L'abbé Mathias Putzeys devait être doué d'une forte constitution puisqu'il exerça la charge de curé d'Uccle de 1713 à 1771, soit durant 58 ans. Ce n'était pas une sinécure puisque la paroisse d'Uccle s'étendait alors sur l'entièreté de l'actuelle commune d'Uccle à laquelle s'ajoutaient encore Drogenbos et Boondael. C'est d'ailleurs à cheval que le digne ecclésiastique avait coutume d'aller visiter les nombreux hameaux de sa paroisse.

La cure de l'abbé Putzeys était située derrière l'église le long du chemin qui deviendra plus tard la rue du Doyenné. Mais vers 1750, ce bâtiment se trouvait, comme l'église d'ailleurs, dans un état de vétusté avancé. Manifestement, l'abbesse de Forest qui à cette époque était tenue d'entretenir le presbytère ne remplissait pas ses devoirs.

Aussi, de guerre lasse, et avec l'accord de son évêque, l'abbé Putzeys se décida à

7 J.M.Pierrard, *Ucclesia* n°178, p.21.

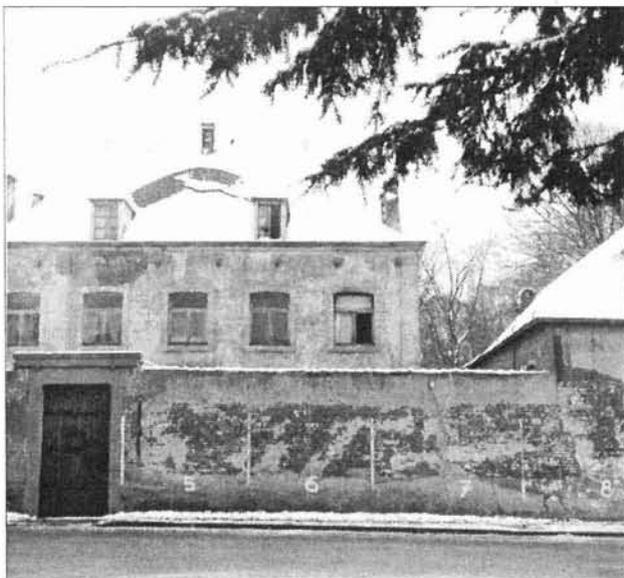
8 Repris de *Bravo Uccle* n°378, janvier 1999.



Vue de l'ancien presbytère de Saint Pierre, selon une eau-forte de Henri Quittelier

porter plainte devant le Souverain Conseil du Brabant. Il déclare: "dat sijn pastoreel huys van ouderdom in soo danigheden slechten staet was, dat het selve niet bewoonbaer was en daegelijckx stort in te vallen." ("que son presbytère était si vétuste et dans un si mauvais état qu'il n'était plus habitable et menaçait chaque jour de s'effondrer").

Les experts désignés par le Tribunal confirmèrent les dires du curé et la vieille cure fut finalement démolie et remplacée par un nouveau presbytère qui sera construit non loin du précédent et terminé en 1774. Mais



L'ancien presbytère sous la neige

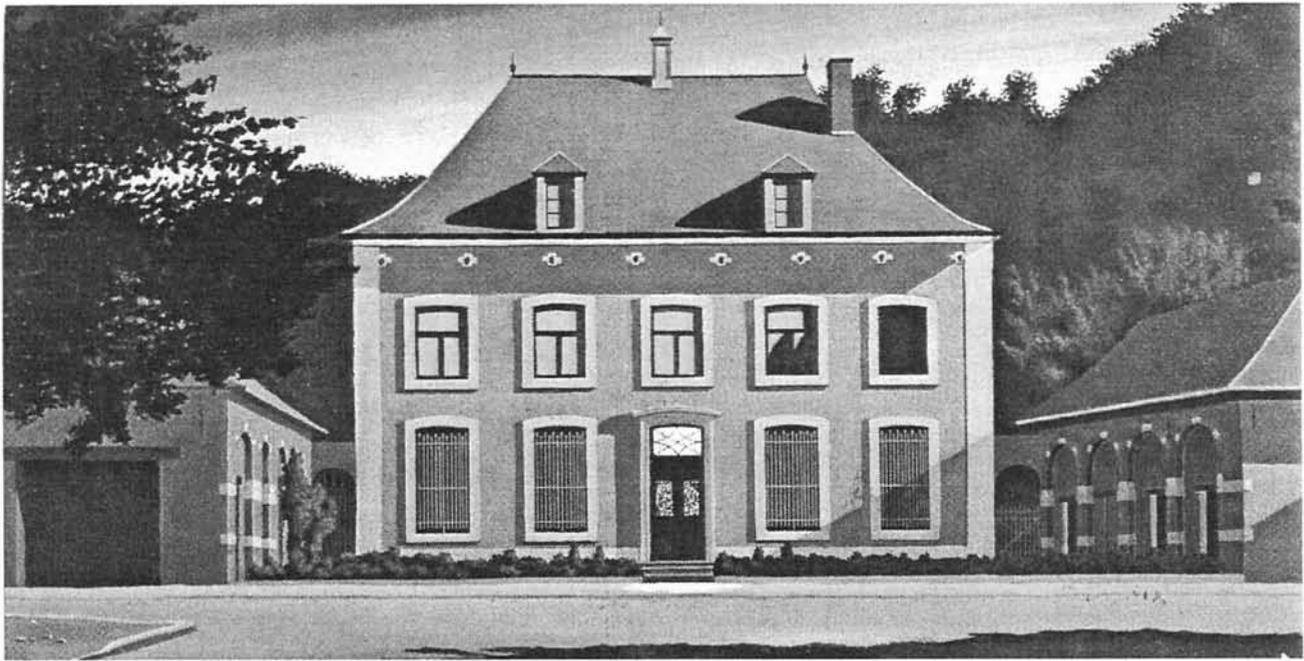
le curé Putzeys ne verra pas sa nouvelle demeure puisqu'il était décédé entre-temps en 1771. Le bâtiment qui existe toujours est très vaste et l'on y trouve à l'étage pas moins de 9 chambres à loger. Qui nous dira pourquoi l'abbesse de Forest avait conçu un bâtiment d'une telle ampleur ?

Quoiqu'il en soit, il s'agit d'une bâtisse de style néoclassique très sobre et parfaitement symétrique. Elle est surmontée d'une toiture à 4 versants, couverte d'ardoises et couronnée d'un gracieux clocheton, ses versants sont à coyaux et présentent de ce fait des courbures qui adoucissent un peu la sévérité de l'édifice.

Le bâtiment principal est précédé de deux ailes à usage d'écuries ou de remises entourant une cour intérieure ornée d'un jardin à la française.

Longtemps l'ensemble fut couvert par un cimentage qui le dénaturait complètement. Il y a une trentaine d'années, le tout fut décapé et retrouva sa beauté originale, ce qui nous permet d'admirer aujourd'hui les encadrements des portes et fenêtres, en pierre blanche et en légère saillie, rappelant quelque peu le style liégeois.

Ou notera encore les "trous de boulin" qui servaient jadis dans notre pays à suspendre



L'ancien presbytère selon Louis Haché

des échafaudages et surtout la très belle imposte qui orne la porte d'entrée.

On peut regretter par contre que cette même restauration amena la démolition du mur qui fermait la cour le long de la voie publique et qui comportait une belle porte avec encadrement en pierre. On supprima également les 4 cheminées latérales qui caractérisaient le bâtiment (et en facilitaient le chauffage !).

Durant une brève période, le presbytère servit de maison communale à la nouvelle commune d'Uccle créée en 1795 à l'époque de la Révolution Française.

Le Concordat signé en 1801 le rendit cependant à sa destination première.

Au XIX^{ème} siècle, l'on jugea que le bâtiment n'était pas encore assez vaste puisque l'on

ajouta à l'arrière de celui-ci une vaste salle destinée à la Fabrique d'Église où l'on installa d'ailleurs une splendide cheminée.

Classé (y compris le mur à front de voirie !) par Arrêté Royal du 30 mars 1962, le presbytère, propriété de la Commune d'Uccle, est inhabité depuis plusieurs années et laissé dans un état de semi-abandon. Il mériterait une sérieuse remise en état, soit pour lui maintenir sa destination traditionnelle (habitation du doyen et lieu de réunion du conseil de fabrique), soit pour une nouvelle utilisation et nous rappellerons ici que le projet de P.C.D. (Plan Communal de développement) y avait proposé la création d'un musée communal.

Nous voulons espérer qu'on n'attendra pas que le bâtiment situé rue du Doyenné, soit en ruine pour prendre les mesures qui s'imposent.

Une petite histoire du bon Uccle de jadis

par X

Un correspondant anonyme nous a fait parvenir le texte suivant.

Nous n'avons aucune raison de douter de son authenticité! En ce qui concerne la rue Marguerite, M. Meurisse¹ signale qu'elle s'est également appelée "rue de la

Capucine" et "rue de la Marguerite". Le plan Kiesling (1914) l'intitule "rue du Marquis", mais il peut s'agir d'une erreur. Voir cartes à la page suivante.

Une petite histoire du bon Uccle de jadis.

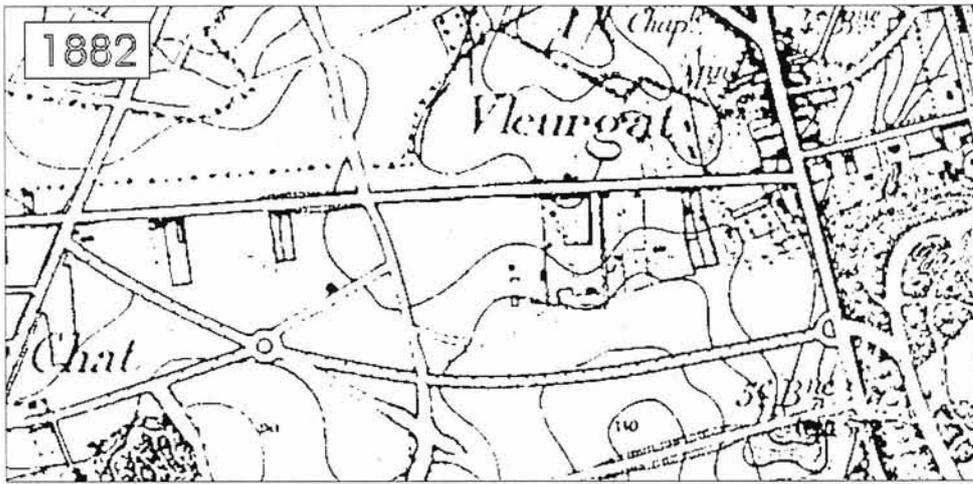
Les faits se passent au temps où le quartier de Berkendael (qui n'était qu'une vaste étendue de champs depuis le Chat jusqu'à la Bascule) fut mis en exploitation par le baron Brugmann et son héritier par le tracé de nombreuses voies nouvelles entre l'avenue Longchamps (depuis avenue W. Churchill) et la rue Vanderkindere.

Parmi celles-ci, il y en avait trois qui devaient recevoir une dénomination officielle et le Collège du moment se trouvait probablement quelque peu embarrassé pour trouver des noms.

Alors un de ses membres proposa de donner à ces trois rues le prénom de l'épouse de chacun des présents à la séance. L'une devint la rue Marguerite, épouse du Dr. Frans Bens (actuellement rue Général Lotz), l'autre rue Gabrielle, épouse de l'échevin Londes et la troisième rue Marie-Anne (Marianne) épouse du secrétaire communal Bernaerts.

Le bourgmestre du moment n'était pas présent à cette séance mémorable!

1 R. Meurisse et consorts *Découvrez Uccle, ses rues, ses places*, Bruxelles 1986.



Carte d'état-major de 1882



Extrait d'un plan du Bureau Intermédiaire Immobilier, environ 1900



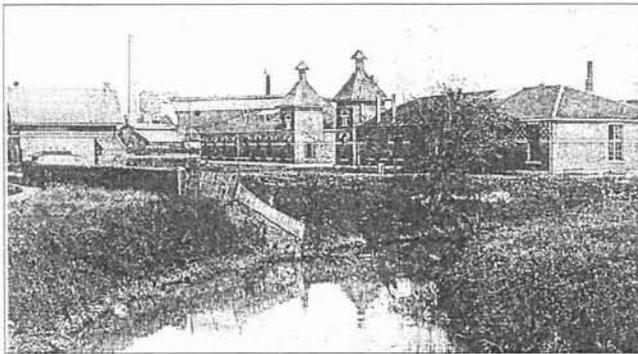
Extrait de la carte de Kiessling & Cie, 1914

La ferme-auberge de La Lampe et le pont de Mastelle

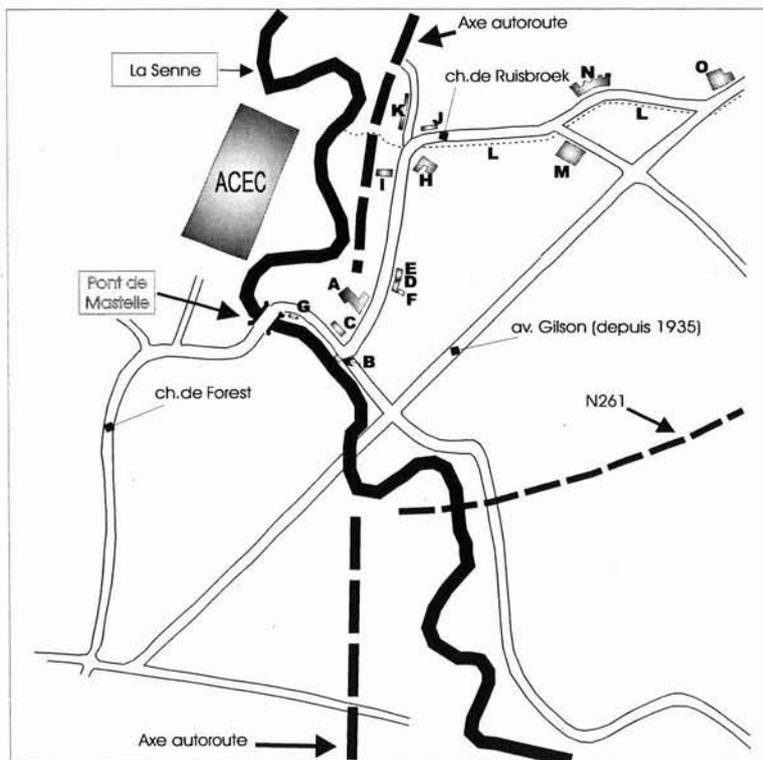
complément par Augustin Ertveldt



Le pont de Mastelle



L'usine ACEC



- A.** Grande Lampe
- B.** Petite Lampe (Liske)
- C.** Omer le cantonnier
- D.** Nouvelle Lampe (Verheylewegen)
- E.** Maquignon "Bloempot"
- F.** Maison ouvrier agricole
- G.** Trois petites maisons en contre-bas
- H.** Ferme "Drie Koningen"
- I.** Maraîcher V.D. Velde
- J.** Trois petites maisons à fleur
- K.** Six grandes maisons, rue Émile Pathé
- L.** Ruisseau venant d'Uccle
- M.** Blanchisserie "La Neigeuse"
- N.** Maraîchers
- O.** Blanchisserie "Blanka"

Suite à la publication de cet article dans le bulletin Ucclesia n°178 de novembre 1999, nous avons reçu de Mr. Augustin Ertveldt, président de la section d'Uccle de la Fédération Nationale des Anciens Combattants de Belgique, le plan que nous publions ci-après et qui donne la situation précise des différents immeubles situés aux alentours de "la Lampe" avant sa démolition en 1970, pour la construction de l'autoroute vers Mons et Paris.

Nous pensons qu'il vaut la peine de publier ce document.



Au temps jadis à Rhode De tijd van toen in Rode

par/door Hélène Falk-Bracke

En médaillon, la famille De Greef.

Rôle déstructurant de l'avenue de la Forêt de Soignes prolongée

Quand je suis devenue rhodienne en 1962, j'ai trouvé le centre de Rhode très petit.

Je ne voyais que des routes divergentes avec de petits hameaux, comme De Hoek, l'Espinette centrale, place Winderickx (Alseberg).

Grandes protestations de la part des Rhodiens de souche: le centre était grand et très animé. Mais il y avait aussi des centres dans les hameaux avec des mentalités différentes. Chacun avait une vie intense. Pour tous, le prolongement de l'avenue de la Forêt de Soignes est le grand coupable de l'effritement des centres d'attraction.

Le rôle des grandes surfaces

À mon avis, ce qui a beaucoup contribué à tuer le centre, c'est le Delhaize

d'Alseberg. Dans les premières semaines, Delhaize a même mis un autobus-navette à la disposition des clients jusqu'au moment où les commerces du centre étaient tués. Au contraire, Aldi qui s'est installé bien plus tard sur la place du village lui a redonné de la vie.

Contestations des "vieux Rhodiens" sur le rôle d'Aldi:

(RP) *N'oubliez pas, les grands magasins ont eu trop d'avantages. Le petit ne pouvait vendre qu'une chose: un boucher ne pouvait pas vendre de viande de cheval, l'épicier pas de fromage. Il fallait spécifier sur son registre de commerce ce que l'on vendait... L'alcool ne pouvait se vendre que par deux litres, et il fallait rédiger un bon avec le nom et l'adresse de l'acheteur... Tous ces règlements étaient des entraves qui ont disparu. On ne va plus chez le droguiste, on préfère aller dans un grand magasin où l'on trouve tout. Raymond "Van den Boterwinkel", sa maman vendait le fromage...*





Camions de la brasserie De Greef dans les années '20

(JS) Ici, in de Nieuwstraat, il y avait deux petits épiciers: Battard et Bij Wiske. On faisait ses courses à pied et tout le monde à peu près à la même heure. Il y avait une vie sociale dans les petits magasins, tout le monde papotait, on racontait tout ce qui s'était passé la veille, tout se savait de bouche à oreille... Jeanneke, la marchande de journaux aidait tout le monde; si quelqu'un lui disait "J'ai un poêle à vendre", elle trouvait l'acheteur ! Het gazettekot, dat was plezant ! Beaucoup de ces magasins ont fermé parce qu'ils n'ont pas trouvé de successeur. Déjà, il y a un pas de porte à payer... les jeunes n'ont plus d'argent pour ouvrir un commerce.

(RP) Et puis maintenant, dans n'importe quel grand magasin, on vend de tout: des produits chimiques à côté de la nourriture.

Den Dries, le quartier de mon enfance

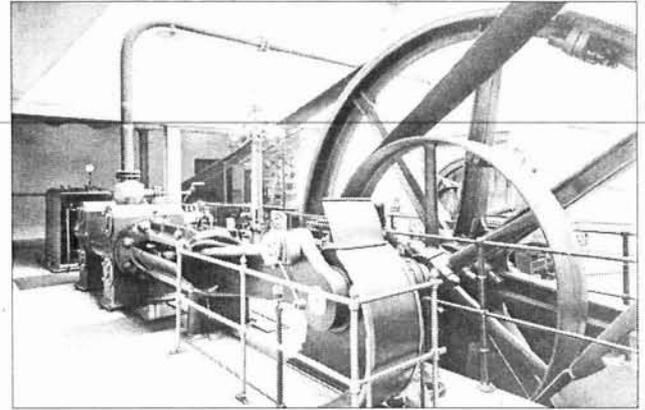
(LC) Quand je vois ce qu'on a fait de la place Royale... c'est devenu un désert ! Il faut ren-

dre la rue agréable aux piétons. Quand je pense à tous les cafés et magasins qui ont fermé leurs portes... Den Dries leefde vroeger intens. Tus- sen de twee oorlogen en nog een tijdje na de tweede wereldoorlog bloeide er de brouwerij Degreef, onder de kordate leiding van Andrei- ke, d.i. André Degreef, de stamvader van de fa- milie: Jean, Evarist, Louis en dochter Anne. Louis was de mirakelmaker op gebied van de mechaniek, hij deed alles draaien; Andreike was de man met de zweep, de ruwe bolster met een gouden hart: een echte Rodenaar dus. De brouwerij was een onderneming die bijna in ge- sloten circuit leefde. De arbeiders kregen er hun loon dat ze in de winkel en het café van de brouwerij verteerden; ze leefden ook in wo- ningen van de brouwerij en betaalden er dus huur. Jarenlang heeft Den Dries het uitzicht ge- had van een industrieel bastionnetje, de gevels met de typische glasscherfjes bekleed. Mis- schien had het als industriële archeologie moe- ten bewaard worden.

Den Dries leefde en telde rare snuiters tussen zijn bewoners: Lieze en Dominik, een koppel

dat voortdurend bezig was met "landbouwkundige experimenten" ... Fernand Duson, den advocaat van de buurt en daarbij goeie pianist... Jules "Vooruit", een naar hier overgewaaid Hollander... Wilfried Otte, een onvoorspelbare fantast... Krumme Katrien... Wis Klaus... de Platte... en zo waren er nog velen ! En al die fenomenen kwamen samen in de locale cafés die talrijk waren. Laten we eens afgaan van 't Klein Luik naar Den Dries:

Bij 't Kleinluik hadden we 't café van Robert Loucks alias Robert "van de cinema". Dan was er "De Krol", een succesrijk beroepsrenner nog lid van de Aiglons geweest. Dan was het "Bij Belleke". Daar gingen de mannen 's zaterdags hun haar laten knippen in 't café en hun baard scheren. Maar 't was er wachten. Verder ging het naar "De Sjopper" ook het lokaal van de "Jaskesclub", dan "Bij de Savelboer" langs "Jules uit de kak", "De Kapper", "Liza van de Lange", "De Ras", "Adèle van de Ras", "Jules van Krumme Katrien", "Stamatoula", een naar hier aangewaaide Grieksen, "De Paaip" naast de houtzagerij, "Bij Tite Keu", het lokaal van de socialisten, bij "Staf van de Preter", enz. Van dorst stierven de Rodenaren niet ! En dan was er de speelgoedwinkel van Maria, van "Maria van 't bazarke". De twee voor die tijd machtige uitstalramen hebben generatiës kinderogen doen schitteren als sterren. Rond Pasen, Sinterklaas en Kerstmis werd 't bazarke een Toverpaleis. Ieder jaar kwam Sinterklaas er zelf op bezoek.



La machine à vapeur de la brasserie De Greef (Rodea) en 1933

Dan waren er talrijke winkeltjes: bij Wiske Baas, de viswinkels van Ida en Adel, waar 's zomers vis gebakt werd op bestelling. Jeanneke Kang, Sidonie, Annake de likeurwinkel, Staaf den beenhouwer. Staafke de krantenwinkel, Jekemer den andere beenhouwer, Krumme Katrien met haar verven en behang, De Puyl (een afdeling van "Coop"). Het waren evenveel informatiepunten voor de buurt als gesprekspunten. 's Avonds zat iedereen op den trap en iedereen sprak met iedereen, behalve als ze even ruzie hadden. Doch in geval van nood stond de hele wijk "en bloc" klaar. Ik heb Den Dries goed gekend; il ben er geboren en getogen. Er moet daar eens iets over geschreven worden, want als het daar kermis was, was het kermis dagenlang. Als ik nu zie wat er overblijft van onze kermissen in 't algemeen, en van de Jaarmarkt in 't bijzonder, kan men alleen een beetje ontgoocheld zijn.

Pourtant, la fête annuelle de l'Espinette centrale, le dernier week-end de septembre, a un grand succès ! Tous les commerçants y participent.

(les trois) Oui, mais c'est récent, cela fait concurrence au village et c'est pour les francophones, cela coïncide avec les fêtes de la francophonie.

Les historiens locaux

par Michel Maziers

D'après le journal *Le Soir*,¹ près de 600 associations d'histoire locale ont été fondées en Belgique depuis 1835. Il y en avait 488 en activité en 1992 dont 313 en Flandre, 162 en Wallonie et 13 à Bruxelles.²

La grande majorité d'entre elles (80 %) ont été fondées depuis 1960: c'est le cas, notamment, du Cercle d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore d'Uccle et Environs, créé en 1966. Les années '70 et '80 ont connu un véritable raz-de-marée: 60% d'associations nouvelles, parmi lesquelles Roda, créé le 4 novembre 1971. Cette année-là et l'an 1973 furent particulièrement fertiles: presque autant de cercles d'histoire locale furent fondés à ce moment qu'au cours du premier siècle de leur histoire, commencée à Mons en 1835 !

Les causes de cet essor se trouvent dans une série de phénomènes concomitants:

1) d'après l'historien de l'U.L.B. Jean-Marie Duvosquel, qui dirigea longtemps le département du Crédit Communal consacré à l'histoire locale, l'élargissement accéléré de nos horizons donne le vertige à certains qui se raccrochent à leur clocher, à leur milieu familial. Ajoutons que cette quête d'identité explique sans doute pourquoi il y a plus de cercles d'histoire locale en Flandre qu'en Wallonie;

2) les fusions de communes (1976-77) aident à comprendre pourquoi 200 cercles ont été créés dans les années '70: on éprouve le besoin d'écrire l'histoire de ce qui va disparaître pour en garder une trace. L'histoire locale participe ainsi de la lutte contre la mort et l'oubli qui anime chaque être humain;

3) cette lutte explique évidemment le succès des recherches généalogiques, qui a mobilisé plus de 6.000 chercheurs fréquentant les dépôts hennuyers des Archives Générales du Royaume. Tôt ou tard, ajoute Claude Depauw, secrétaire de l'association Hannonia, l'intérêt pour ses racines s'élargit à l'histoire des familles, puis au milieu où elles ont vécu. Aussi généalogistes et historiens locaux collaborent-ils souvent dans les mêmes cercles;

4) l'archiviste de l'État à Tournai Bernard Desmaele constate aussi que l'âge d'or de la généalogie et de l'histoire locale coïncide avec la multiplication des préretraités, valides et disponibles pour ces recherches. Ajoutons qu'ils ont l'âge où le passé, souvent idéalisé, paraît plus attrayant que les incertitudes de l'avenir.

J'ajouterais deux raisons supplémentaires à l'essor des cercles d'histoire locale:

1) la disparition de nombreux témoins du passé dans les guerres et dans les bouleversements causés par l'urbanisme sauvage pousse à mieux connaître les rescapés pour mieux les protéger;

2) la technicisation de notre société fait apprécier (rétrospectivement...) un mode de vie dont le charme suranné s'assimile à celui de la patine sur les objets anciens.

Et vous, ami(e)s lecteurs et lectrices, comment expliquez-vous votre goût pour l'histoire locale? Il nous intéresserait de le savoir, pour compléter éventuellement les causes de son essor développées ci-dessus (avenue de la Colline 19, 1640 Rhode-Saint-Genèse, 02/380.83.80).

1 Stéphane Detaille, *Les historiens de village*, dans *Le Soir* 2000, n°11, supplément au journal du 17 mars 1999.

2 Bulletin trimestriel du Crédit Communal de Belgique n°181.

Mensen van bij ons

(vervolg)

door Raymond Van Nerom

Wij vervolgen met het afschrijven van de bevolkingsregisters waarvan het eerste gedeelte verscheen in vorige nummers van Ucclesia.

Hoek

nr. 140

1. **Demunter André**, houthakker, 41 jaar, gehuwd, overleden.
2. **Heymans Marie Anne**, huisvrouw, 41 jaar, gehuwd, overleden.
3. **Demunter François**, dagloner, 16 jaar, kind, vertrokken naar Ukkel op 09/12/1851.
4. **Demunter Marie Anne**, z.b., 14 jaar, kind, vertrokken naar Ukkel op 25/09/1850.
5. **Demunter Marie**, z.b., 10 jaar, kind, vertrokken naar Ukkel op 25/11/1853.
6. **Demunter Guillaume**, z.b., 8 jaar, kind, vertrokken naar Ukkel op 07/12/1855.
7. **Demunter Catherine**, z.b., 6 jaar, kind, vertrokken naar Ukkel op 13/08/1853.
8. **Demunter Anne Catherine**, z.b., 4 jaar, kind, vertrokken naar Ukkel op 10/11/1854.
9. **Demunter Jean François**, z.b., 12 maanden, kind, vertrokken naar Ukkel op 15/07/1857.

Allemaal geboren te Rode.

nr. 141

1. **Dewinkeleer Pierre**, houthakker, 50 jaar, weduwnaar, overleden op 09/01/1848.

2. **Dewinkeleer Gilles**, houthakker, 20 jaar, ongehuwd, vertrokken naar Brussel op 25/08/1857.
3. **Dewinkeleer François**, z.b., 14 jaar, ongehuwd, vertrokken naar Ukkel op 24/07/1853.
4. **Dewinkeleer Anne Marie**, z.b., 8 jaar, kind, vertrokken naar Ukkel op 01/05/1854.

Allemaal geboren te Rode.

nr. 142

1. **Demunter François**, landbouwdagloner, 30 jaar.
2. **Ruys Anne Catherine**, huisvrouw, 22 jaar.
3. **Demunter Jeanne Marie**, z.b., geb. op 05/03/1847.
4. **Demunter Marie Anne Catherine**, z.b., geb. op 12/11/1849.
5. **Demunter François**, z.b., geb. op 20/05/1853.
6. **Demunter Jean François**, z.b., geb. op 03/02/1856.

Allemaal geboren te Rode, behalve 2 (Alseberg).

(wordt vervolgd)